

SESSION 2008

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

IMPORTANT

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé.

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription.

Le choix de la langue est **irréremédiablement** fixé au moment de l'inscription
(spécialités lettres classiques et langues vivantes).

Philosophie.....	page 2
Version grecque.....	page 3
Version latine.....	page 4
Étude de texte français.....	page 5
Explication de documents historiques.....	pages 6 et 7
Thème allemand.....	page 8
Thème anglais.....	page 9
Thème arabe.....	page 10
Thème chinois.....	page 11
Thème espagnol.....	page 12
Thème italien.....	page 13
Thème portugais.....	page 14
Thème russe.....	page 15

PHILOSOPHIE

Durée : 5 heures

De quoi peut-on faire l'expérience ?

VERSION GRECQUE

Durée : 4 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires grec-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

ENTRETIEN DE LUCIEN AVEC HOMÈRE DANS L'ÎLE DES BIENHEUREUX

Οὕτω δὲ δύο ἢ τρεῖς ἡμέραι διεληλυθεσαν, καὶ προσελθὼν ἐγὼ Ὀμήρῳ τῷ ποιητῇ, σχολῆς οὐσης ἀμφοῖν, τά τε ἄλλα ἐπυνθανόμην καὶ ὅθεν εἶη, λέγων τοῦτο μάλιστα παρ' ἡμῖν εἰσέτι νῦν ζητεῖσθαι. Ὁ δὲ οὐδ' αὐτὸς μὲν ἀγνοεῖν ἔφασκεν
5 ὡς οἱ μὲν Χῖον, οἱ δὲ Σμυρναῖον, πολλοὶ δὲ Κολοφώνιον αὐτὸν νομίζουσιν· εἶναι μέντοι γε ἔλεγεν Βαβυλώνιος, καὶ παρά γε τοῖς πολίταις οὐχ Ὀμηρος, ἀλλὰ Τιγράνης καλεῖσθαι· ὕστερον δὲ ὀμηρεύσας παρὰ τοῖς Ἑλλησιν ἀλλάξαι τὴν προσηγορίαν. Ἔτι δὲ καὶ περὶ τῶν ἀθετουμένων στίχων ἐπηρώτων, εἰ ὑπ'
10 ἐκείνου εἰσὶ γεγραμμένοι. Καὶ ὃς ἔφασκε πάντας αὐτοῦ εἶναι. Κατεγίνωσκον οὖν τῶν ἀμφὶ τὸν Ζηνόδοτον καὶ Ἀρίσταρχον γραμματικῶν πολλὴν τὴν ψυχρολογίαν. Ἐπεὶ δὲ ταῦτα ἱκανῶς ἀπεκέκριτο, πάλιν αὐτὸν ἠρώτων τί δὴ ποτε ἀπὸ τῆς μήνιδος τὴν ἀρχὴν ἐποίησατο· καὶ ὃς εἶπεν οὕτως ἐπελθεῖν αὐτῷ μηδὲν
15 ἐπιτηδεύσαντι. Καὶ μὴν κάκεῖνο ἐπεθύμουν εἰδέναι, εἰ προτέραν ἔγραψεν τὴν Ὀδύσσειαν τῆς Ἰλιάδος, ὡς οἱ πολλοὶ φασιν· ὁ δὲ ἠρνεῖτο. Ὅτι μὲν γὰρ οὐδὲ τυφλὸς ἦν, ὃ καὶ αὐτὸ περὶ αὐτοῦ λέγουσιν, αὐτίκα ἠπιστάμην· ἑώρα γάρ, ὥστε οὐδὲ πυνθάνεσθαι ἐδεόμην. Πολλάκις δὲ καὶ ἄλλοτε τοῦτο ἐποίουν, εἴ ποτε αὐτὸν
20 σχολὴν ἄγοντα ἐώρων· προσίων γὰρ ἂν τι ἐπυνθανόμην αὐτοῦ, καὶ ὃς προθύμως πάντα ἀπεκρίνετο, καὶ μάλιστα μετὰ τὴν δίκην, ἐπειδὴ ἐκράτησεν· ἦν γὰρ τις γραφὴ κατ' αὐτοῦ ἀπηνηνεγμένη ὕβρεως ὑπὸ Θερσίτου ἐφ' οἷς αὐτὸν ἐν τῇ ποιήσει ἔσκωπεν, καὶ ἐνίκησεν ὁ Ὀμηρος Ὀδυσσεῶς συναγορεύοντος.

LUCIEN, *Histoires vraies*.

VERSION LATINE

Durée : 4 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

MALHEUR DU POÈTE EXILÉ EN TERRE BARBARE

Vtque neque insidias capitisque pericula narrem,
Vera quidem, ueri sed grauiora fide,
Viuerè quam miserum est inter Bessosque Getasque
Illum qui populi semper in ore fuit !
Quam miserum est porta uitam muroque tueri
Vixque sui tutum uiribus esse loci !
Aspera militiae iuuenis certamina fugi,
Nec nisi lusura mouimus arma manu ;
Nunc senior gladioque latus scutoque sinistram,
Canitiem galeae subicioque meam.
Nam dedit e specula custos ubi signa tumultus,
Induimus trepida protinus arma manu.
Hostis habens arcus inbutaque tela uenenis
Saeuus anhelanti moenia lustrat equo ;
Vtque rapax pecudem quae se non textit ouili
Per sata, per siluas fertque trahitque lupus,
Sic, si quem nondum portarum saepe receptum
Barbarus in campis repperit hostis, habet :
Aut sequitur captus coniectaque uincula collo
Accipit aut telo uirus habente perit.
Hic ego sollicitae iaceo nouus incola sedis :
Heu nimium fati tempora lenta mei !
Et tamen ad numeros antiquaque sacra reuertì
Sustinet in tantis hospita Musa malis.
Sed neque cui recitem quisquam est mea carmina nec qui
Auribus accipiat uerba latina suis.
Ipse mihi – quid enim faciam ? – scriboque legoque,
Tutaque iudicio littera nostra suo est.
Saepe tamen dixi : « Cui nunc haec cura laborat ?
An mea Sauromatae scripta Getaeque legent ? »

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

(Dans les années 1680, alors que s'achève le chantier de Versailles, Louis XIV se fait construire dans les alentours une nouvelle résidence plus intime.)

Marly.

À la fin, le Roi, lassé du beau et de la foule, se persuada qu'il voulait quelquefois du petit et de la solitude. Il chercha autour de Versailles de quoi satisfaire ce nouveau goût. Il visita plusieurs endroits, il parcourut les coteaux qui découvrent Saint-Germain⁽¹⁾ et cette vaste plaine qui est au bas, où la Seine serpente et arrose tant de gros lieux et de richesses en quittant Paris. On le pressa de s'arrêter à Luciennes⁽²⁾, où Cavoye⁽³⁾ eut depuis une maison dont la vue est enchantée ; mais il répondit que cette heureuse situation le ruinerait, et que, comme il voulait un rien, il voulait aussi une situation qui ne lui permît pas de songer à y rien faire. Il trouva derrière Luciennes un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par ses marécages, sans aucune vue, enfermé de collines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une de ces collines qui s'appelait Marly. Cette clôture⁽⁴⁾ sans vue, ni moyen d'en avoir, fit tout son mérite. L'étroit du vallon où on ne se pouvait étendre y en ajouta beaucoup. Il crut choisir un ministre, un favori, un général d'armée. Ce fut un grand travail que dessécher ce cloaque de tous les environs qui y jetaient toutes leurs voiries, et d'y rapporter des terres. L'ermitage fut fait. Ce n'était que pour y coucher trois nuits, du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine au plus de courtisans en charges les plus indispensables. Peu à peu l'ermitage fut augmenté ; d'accroissement en accroissement, les collines taillées pour faire place et y bâtir, et celle du bout largement emportée pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin, en bâtiments, en jardins, en eaux, en aqueducs, en ce qui est si connu et si curieux sous le nom de machine de Marly⁽⁵⁾, en parcs, en forêt ornée et renfermée, en statues, en meubles précieux, Marly est devenu ce qu'on le voit encore, tout dépouillé qu'il est depuis la mort du Roi : en forêts toutes venues⁽⁶⁾ et touffues qu'on y a apportées en grands arbres de Compiègne, et de bien plus loin sans cesse, dont plus des trois quarts mouraient et qu'on remplaçait aussitôt ; en vastes espaces de bois épais et d'allées obscures, subitement changées en immenses pièces d'eau où on se promenait en gondoles, puis remises en forêts à n'y pas voir le jour dès le moment qu'on les plantait (je parle de ce que j'ai vu en six semaines) ; en bassins changés cent fois ; en cascades de même à figures successives et toutes différentes ; en séjours de carpes ornés de dorures et de peintures les plus exquises, à peine achevées, rechangées et rétablies autrement par les mêmes maîtres, et cela une infinité de fois. Cette prodigieuse machine dont on vient de parler, avec ses immenses aqueducs, ses conduites et ses réservoirs monstrueux, uniquement consacrée à Marly sans plus porter d'eau à Versailles. C'est peu de dire que Versailles tel qu'on l'a vu n'a pas coûté Marly. Que si on ajoute les dépenses de ces continuels voyages, qui devinrent enfin au moins égaux aux séjours de Versailles, souvent presque aussi nombreux, et tout à la fin de la vie du Roi le séjour le plus ordinaire, on ne dira point trop sur Marly seul en comptant par milliards. Telle fut la fortune d'un repaire de serpents et de charognes, de crapauds et de grenouilles, uniquement choisi pour n'y pouvoir dépenser. Tel fut le mauvais goût du Roi en toutes choses, et ce plaisir superbe de forcer la nature, que ni la guerre la plus pesante, ni la dévotion ne purent émousser.

SAINT-SIMON, *Mémoires*, Année 1715.

(1) Il s'agit de Saint-Germain-en-Laye, où s'élevait le château qui abrita le jeune Louis XIV pendant les premières années de la Fronde.

(2) Louveciennes

(3) Louis d'Oger, Marquis de Cavoye, grand Maréchal des Logis, dont Saint-Simon vante à plusieurs reprises la « maison charmante » et l'entourage « trayé » (trié, choisi).

(4) Absence d'ouverture.

(5) Dispositif hydraulique destiné à pomper l'eau de la Seine pour alimenter les bassins et les fontaines de Versailles et de Marly ; considéré à l'époque comme un tour de force technique.

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

OUVRIÈRES DE LA RÉGION PARISIENNE EN 1943

Rapport d'une élève surintendante d'usines sur son stage à l'usine des Compteurs de Montrouge, février 1943.

Les ouvrières avec qui j'étais peuvent se répartir en trois groupes. Il y a les femmes mariées qui n'ont plus travaillé depuis leur mariage et qui se trouvent un jour seules avec un enfant à élever. Celles-là ne pensent qu'à une chose : travailler à n'importe quoi, n'importe où, pour gagner de quoi nourrir l'enfant. Ces femmes sont pleinement dignes de respect et de compassion. Ce sont celles qui ont de beaucoup le sort le plus rude et il ne vient même pas à l'esprit de leur demander si elles s'intéressent à leur travail.

Le deuxième groupe comprend également des femmes mariées, mais sans enfant, et ce ne sont pas les moins nombreuses, qui préfèrent travailler plutôt que de rester chez elles où elles s'ennuieraient. Leurs maris ont un gain très convenable, mais leur salaire personnel leur permet de se payer toutes sortes de satisfactions supplémentaires : lingerie de luxe, voyages. Une de mes voisines était occupée à coller des petits galons autour de plaques de verre. Elle se trouvait très satisfaite de passer ainsi ses journées entre ses galons, ses plaques et son pot de colle, ce qui lui avait permis d'avoir une automobile avant la guerre et de faire de grands voyages. Inutile à celles-là également de parler de l'intérêt du travail, d'un perfectionnement professionnel quelconque. Le seul intérêt pour elles est de sortir de chez elles et d'avoir de l'argent. Elles n'éprouvent ni intérêt ni ennui. (...)

Dans le troisième groupe, enfin, se rangent les jeunes filles ou les très jeunes femmes qui, elles, pourraient être susceptibles de prendre intérêt à leur travail, désirer se perfectionner et monter en grade. Gravir les échelons, elles le désirent, certes, mais uniquement pour les avantages pécuniaires que cela rapporte. Je n'en ai jamais entendu une seule souhaiter s'instruire. Au dernier poste où j'étais, il s'agissait de visser des câbles après les compteurs terminés pour en permettre la vérification, puis, cette opération faite, de dévisser ces câbles et de les revisser sur d'autres compteurs. Cela ressemblait étrangement au travail de Charlot dans *Les Temps modernes*... La jeune femme avec laquelle je faisais ce travail s'en montrait enchantée. Elle me vantait ce « boulot pas ennuyeux du tout, vous verrez ». Pour moi, j'en éprouvais de véritables vertiges. Et l'idée qu'elle continuerait à faire cela peut-être des années encore après mon départ m'étourdissait encore plus.

Plusieurs parmi elles ont de la famille à la campagne et auraient eu la possibilité d'aller y vivre. Mais elles sont toutes unanimes à prendre un air offensé devant cette perspective. Elles s'estiment de beaucoup supérieures à la fermière en sabots. (...)

Elles m'ont accueillie très gentiment. J'ai eu plusieurs fois à me féliciter de leur très réelle bonne camaraderie. Elles m'aidaient lorsque j'étais en retard et ont même pris ma place au risque de se faire attraper elles-mêmes par le contremaître.

Elles sont en général très polies entre elles. Elles se vouvoient et s'appellent madame quand elles ne se connaissent pas. Mais elles sont fort capables de se faire des vilénies, de se liguier avec férocité contre celles qui ne leur plaisent pas.

Elles sont restées de véritables enfants. Quel que soit leur âge, leurs goûts et leurs conversations témoignent d'une puérité déconcertante. Leurs distractions consistent en tout et pour tout à aller au cinéma, régulièrement une fois par semaine, sans bien sûr savoir à l'avance ce qu'on y joue. Il est tout de même à noter que les documentaires les intéressent beaucoup. Elles paraissent aimer la vie de famille et l'on entend souvent le lundi parler de la tante ou des grands-parents que l'on a vus ou reçus la veille.

Dans un des coins de l'atelier, on parlait beaucoup lectures. Le premier livre que l'on m'ait recommandé est *La Mousson*⁽¹⁾. Mais elles se prêtent avec autant de passion *L'Enfant de la faute* ou *Le Parfum du passé*. Parmi les jeunes filles, plusieurs vont à la piscine. L'une d'elles suit des cours de culture physique et, l'été, elle « ne va pas s'enfermer dans les cinémas », elle « prend le train et va se baigner dans la Marne ». (...)

Actuellement, trois choses absorbent tout l'intérêt des ouvrières : le ravitaillement, les nouvelles des prisonniers et des travailleurs en Allemagne et l'amour.

Loin de moi toute idée de critique. C'est bien là en effet l'essentiel de la vie pour qui ne saurait s'appuyer sur autre chose. J'ai passé pour un être étrange et digne de commisération profonde non seulement de n'être pas mariée, mais encore de ne pas « fréquenter ». Beaucoup m'ont dit : « Mais alors, qu'est-ce qu'on ferait sur la terre si on ne se mariait pas ? » Elles racontent, même devant les très jeunes filles, des histoires parfaitement ordurières, mais je suis convaincue que leurs paroles dépassent beaucoup leurs actes. Toutefois, l'amour est pour elles une nécessité inéluctable qui permet et excuse bien des choses. Elles s'évertuaient un jour à démontrer à une jeune mariée qu'il lui était absolument impossible de dire à l'avance qu'elle ne tromperait jamais son mari. La jeune femme s'est d'ailleurs très honorablement défendue. L'union libre se pratique couramment et le nombre des prisonniers qui auront été remplacés est stupéfiant.

Elles pourraient d'ailleurs trouver excuse à leur façon d'agir dans la conduite de quelques-uns de leurs supérieurs. L'un des contremaîtres est un « coureur de jupons ». Celles qui répondent à ses faveurs voient leur situation s'améliorer rapidement, alors qu'il tracasse les rebelles jusqu'à les faire mettre à la porte, ou tout au moins changer d'atelier.

Il faut dire, toutefois, qu'il serait très injuste de ranger toutes les ouvrières sous les mêmes rubriques. Il y a parmi elles de très bonnes épouses et de très honnêtes filles que les parents surveillent de près. Elles ont toutes d'ailleurs une naïveté, on peut même dire une certaine fraîcheur d'âme, qui révèle beaucoup plus un manque de formation que du vice.

Annie FOURCAUT, *Femmes à l'usine en France dans l'entre-deux-guerres*,
Paris, 1982, Maspero, p.150-153.

⁽¹⁾ *La Mousson* de Louis Bromfield, paru en 1937 à New York, est un roman-fleuve qui rencontre en France, pendant la guerre, un vif succès semi-clandestin.

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

Le lendemain, je voulus atteindre le rivage de la mer Blanche. L'une des vieilles habitantes du village m'indiqua le chemin à moitié envahi par la forêt, m'assura qu'elle-même, dans sa jeunesse, mettait une demi-journée pour y aller et que moi, avec mes longues jambes... Je m'égarai tout près du littoral. [...] le soleil déclinait déjà, il fallait me résigner à rentrer.

Mon retour ressemblait à la fuite après une débâcle. Plus de chemin connu, des changements de cap désordonnés, la crainte ridicule de me perdre pour de bon, et ces toiles d'araignée qu'il fallait essuyer de mon visage avec le sel de la sueur.

Le village et le lac surgirent subitement, au moment le plus inespéré, comme d'un rêve. Un rêve calme, éclairé par la transparence pâle du couchant. Je m'assis sur un gros bloc de granit qui avait dû marquer autrefois les limites d'un domaine. En quelques secondes, la fatigue afflua, effaçant même l'agacement d'avoir raté le but. Je me sentais vidé, absent comme s'il n'était resté de moi que ce regard lent qui, sans peser, glissait sur le monde.

À la jonction du chemin qui menait au village et de la route qui partait vers le chef-lieu, je vis Véra. À ce carrefour, fixé sur un poteau, se trouvait un petit écriteau avec le nom du village, Mirnoïé. Un peu plus bas était clouée une boîte aux lettres, la plupart du temps vide, parfois abritant un journal local. Véra s'approcha du poteau, ouvrit l'abattant en fer-blanc de la boîte, plongea la main à l'intérieur. Même de loin, je sentis que le geste n'était pas machinal, qu'il n'était toujours pas devenu machinal...

Je me souvins de notre première rencontre, instantanée, à la fin du mois d'août. Le gros filet de pêche, le regard d'une inconnue, son corps réchauffé par l'effort. Ma certitude que tout était possible entre nous. Et l'impression d'avoir laissé passer la chance. Je l'avais noté dans mon carnet. Ces notes me paraissaient à présent parfaitement incongrues. La femme qui cherchait une lettre dans une boîte rouillée vivait sur une autre planète.

Andreï MAKINE, *La femme qui attendait*, 2004.

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

Non seulement nous ne possédâmes jamais de caniche mais je crois pouvoir dire que notre mariage fut une réussite. Avec mon mari, je fus moi-même. C'est avec nostalgie que je repense aux petits matins du dimanche, ces matins bénis d'être ceux du repos lorsque, dans la cuisine silencieuse, il buvait son café tandis que je lisais.

Je l'avais épousé à dix-sept ans, après une cour rapide mais correcte. Il travaillait à l'usine comme mes frères aînés et s'en revenait parfois le soir avec eux boire un café et une goutte. Hélas, j'étais laide. Pourtant, cela n'eût point été décisif si j'avais été laide à la manière des autres. Mais ma laideur avait cette cruauté qu'elle n'appartenait qu'à moi et que, me dépouillant de toute fraîcheur alors même que je n'étais pas encore femme, elle me faisait déjà ressembler à quinze ans à celle que je serais à cinquante. Mon dos voûté, ma taille épaisse, mes jambes courtes, mes pieds écartés, ma pilosité abondante, mes traits brouillés, enfin, sans contours ni grâce, auraient pu m'être pardonnés au bénéfice du charme que possède toute jeunesse, même ingrate – mais au lieu de cela, à vingt ans, je sentais déjà la rombière.

Aussi, lorsque les intentions de mon futur mari se précisèrent et qu'il ne me fut plus possible de les ignorer, je m'ouvris à lui, parlant pour la première fois avec franchise à quelqu'un d'autre que moi, et lui avouai mon étonnement à l'idée qu'il pût vouloir m'épouser.

J'étais sincère. Je m'étais depuis longtemps accoutumée à la perspective d'une vie solitaire. Être pauvre, laide et, de surcroît, intelligente, condamnée, dans nos sociétés, à des parcours sombres et désabusés auxquels il vaut mieux s'habituer de bonne heure. À la beauté, on pardonne tout, même la vulgarité. L'intelligence ne paraît plus une juste compensation des choses, comme un rééquilibrage que la nature offre aux moins favorisés de ses enfants, mais un jouet superfétatoire qui rehausse la valeur du joyau. La laideur, elle, est toujours déjà coupable et j'étais vouée à ce destin tragique avec d'autant plus de douleur que je n'étais point bête.

– Renée, me répondit-il avec tout le sérieux dont il était capable et en épuisant au gré de cette longue tirade toute la faconde qu'il ne déploierait plus jamais ensuite, Renée, je ne veux pas pour femme une de ces ingénues qui font de grandes dévergondées et, sous leur joli minois, n'ont pas plus de cervelle qu'un moineau.

Muriel BARBERY, *L'Élégance du hérisson*, 2006.

THÈME ARABE

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé.

À trente ans, Eugénie ne connaissait encore aucune des félicités de la vie. Sa pâle et triste enfance s'était écoulée auprès d'une mère dont le cœur méconnu, froissé, avait toujours souffert. En quittant avec joie l'existence, cette mère plaignait sa fille d'avoir à vivre, et lui laissa dans l'âme de légers remords et d'éternels regrets. Le premier, le seul amour d'Eugénie était, pour elle, un principe de mélancolie. Après avoir entrevu son amant pendant quelques jours, elle lui avait donné son cœur entre deux baisers furtivement acceptés et reçus ; puis, il était parti, mettant tout un monde entre elle et lui. Cet amour, maudit par son père, lui avait presque coûté sa mère, et ne lui causait que des douleurs mêlées de frêles espérances. Ainsi jusqu'alors elle s'était élancée vers le bonheur en perdant ses forces, sans les échanger. Dans la vie morale, aussi bien que dans la vie physique, il existe une aspiration et une respiration : l'âme a besoin d'absorber les sentiments d'une autre âme, de se les assimiler pour les lui restituer plus riches. Sans ce beau phénomène humain, point de vie au cœur ; l'air lui manque alors, il souffre, et dépérit. Eugénie commençait à souffrir. Pour elle, la fortune n'était ni un pouvoir ni une consolation ; elle ne pouvait exister que par l'amour, par la religion, par sa foi dans l'avenir. L'amour lui expliquait l'éternité.

Honoré de BALZAC, *Eugénie Grandet*, 1983.

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé.

Amour de ma mère, à nul autre pareil. Elle perdait tout jugement quand il s'agissait de son fils. Elle acceptait tout de moi, possédée du génie divin qui divinise l'aimé, le pauvre aimé si peu divin. Si, un soir, je lui proposais d'aller au cinéma, elle disait aussitôt que oui, c'était une merveilleuse idée « et parfaitement, que diable, il faut se divertir et jouissons de la vie tandis que nous sommes en vie et vraiment il est fou d'être sages et pourquoi resterions-nous calfeutrés à la maison, comme des vieux, et je suis prête, mon chéri, je n'ai que mon chapeau à mettre ». (Elle n'avait jamais que son chapeau à mettre, même la nuit où, mélancolique à cause d'une blonde fée et infante, je la réveillai à minuit pour lui demander de sortir avec moi). Mais si je changeais malicieusement d'avis, parce que je savais ce qui allait se passer, et si je disais que je préférais en somme rester à la maison, immédiatement elle approuvait, non pour m'être agréable, mais par sincérité passionnée et tout explosive, toutes mes décisions étant remarquablement justes. Elle approuvait, sans même savoir qu'elle se contredisait, et elle me disait que « parfaitement, ce sera si agréable de rester gentiment au chaud à la maison et de parler ensemble au lieu d'aller voir ces bêtises de cinéma où la femme est toujours tellement bien coiffée, même quand elle est malade, et d'ailleurs il fait mauvais dehors et puis ce sera fatigant de rentrer tard à la maison et puis, la nuit, il y a des voleurs dans les rues, ces fils de Satan qui vous arrachent votre sac ». Ainsi, au sujet du cinéma, si je changeais malicieusement quatre fois d'avis, quatre fois elle changeait sérieusement d'avis, se contredisant avec la même foi.

Albert COHEN, *Le Livre de ma mère*, 1954.

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

LA TIMIDITÉ PATERNELLE

Je venais de finir à vingt-deux ans mes études à l'université. L'intention de mon père était que je parcourusse les pays les plus remarquables de l'Europe. Il voulait ensuite m'appeler auprès de lui, me faire entrer dans le département dont la direction lui était confiée, et me préparer à le remplacer un jour. J'avais obtenu, par un travail assez opiniâtre, au milieu d'une vie très dissipée, des succès qui m'avaient distingué de mes compagnons d'étude, et qui avaient fait concevoir à mon père sur moi des espérances probablement fort exagérées.

Ces espérances l'avaient rendu très indulgent pour beaucoup de fautes que j'avais commises. Il ne m'avait jamais laissé souffrir des suites de ces fautes. Il avait toujours accordé, quelquefois prévenu mes demandes à cet égard.

Malheureusement sa conduite était plutôt noble et généreuse que tendre. J'étais pénétré de tous ses droits à ma reconnaissance et à mon respect. Mais aucune confiance n'avait existé jamais entre nous. Il avait dans l'esprit je ne sais quoi d'ironique qui convenait mal à mon caractère. Je ne demandais alors qu'à me livrer à ces impressions primitives et fougueuses qui jettent l'âme hors de la sphère commune, et lui inspirent le dédain de tous les objets qui l'entourent. Je trouvais dans mon père, non pas un censeur, mais un observateur froid et caustique, qui souriait d'abord de pitié, et qui finissait bientôt la conversation avec impatience. Je ne me souviens pas, pendant mes dix-huit premières années, d'avoir eu jamais un entretien d'une heure avec lui. Ses lettres étaient affectueuses, pleines de conseils, raisonnables et sensibles ; mais à peine étions-nous en présence l'un de l'autre qu'il y avait en lui quelque chose de contraint que je ne pouvais m'expliquer, et qui réagissait sur moi d'une manière pénible. Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou une ironie plus ou moins amère, comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître. Je ne savais pas que, même avec son fils, mon père était timide, et que souvent, après avoir longtemps attendu de moi quelques témoignages d'affection que sa froideur apparente semblait m'interdire, il me quittait les yeux mouillés de larmes, et se plaignait à d'autres de ce que je ne l'aimais pas.

Benjamin CONSTANT, *Adolphe*, 1957.

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

Je suis donc arrivé chez le docteur Lavigne de très bonne heure. J'ai été introduit presque aussitôt. La salle d'attente était en désordre, un domestique à genoux roulait le tapis. J'ai dû attendre quelques minutes dans la salle à manger restée telle que la veille au soir, je suppose, volets et rideaux clos, la nappe sur la table, avec les miettes de pain qui craquaient sous mes chaussures, et une odeur de cigare froid. Enfin la porte s'est ouverte derrière mon dos, le docteur m'a fait signe d'entrer. « Je m'excuse de vous recevoir dans ce cabinet, m'a-t-il dit, c'est la chambre de jeu de ma fille. Ce matin, l'appartement est sens dessus dessous, il est livré ainsi chaque mois, par le propriétaire, à une équipe de nettoyage par le vide – des bêtises! Ce jour-là, je ne reçois qu'à dix heures, mais il paraît que vous êtes pressé. Enfin nous avons un divan, vous pourrez vous y étendre, c'est le principal. »

Il a tiré les rideaux, et je l'ai vu en pleine lumière. Je ne l'imaginai pas si jeune. Son visage est aussi maigre que le mien, et d'une couleur si bizarre que j'ai cru d'abord à un jeu de lumière. On aurait dit le reflet du bronze. Et il me fixait de ses yeux noirs, avec une sorte de détachement, d'impatience, mais sans aucune dureté, au contraire. Comme j'enlevais péniblement mon tricot de laine, très repris, il a tourné le dos... Je suis resté bêtement assis sur le divan, sans oser m'étendre. Ce divan était d'ailleurs encombré de jouets plus ou moins brisés, il y avait même une poupée de chiffons, tachée d'encre. Le docteur l'a posée sur une chaise, puis, après quelques questions, il m'a soigneusement palpé, en fermant parfois les yeux. Sa figure était juste au-dessus de la mienne et la longue mèche de cheveux noirs m'effleurait le front. [...] Il m'inspirait de la crainte et aussi un peu de dégoût.

Son examen a duré longtemps. J'étais surpris qu'il accordât si peu d'attention à ma poitrine malade, il a seulement passé plusieurs fois sa main sur mon épaule gauche, à la place de la clavicule, en sifflotant. La fenêtre s'ouvrait sur une courette et j'apercevais à travers les vitres une muraille noire de suie percée d'ouvertures si étroites qu'elles ressemblaient à des meurtrières. Évidemment, je m'étais fait une idée très différente du professeur Lavigne et de son logis. La petite pièce me semblait vraiment malpropre et – je ne sais pourquoi – ces jouets brisés, cette poupée, me serraient le cœur. – « Rhabillez-vous », m'a-t-il dit.

Georges BERNANOS, *Journal d'un curé de campagne*, 1974.

THÈME PORTUGAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

Robert s'avança encore pour mieux voir Gilberte. Elle pleurait. Des larmes coulaient sur ses joues. Tout son visage était bouleversé. Il lui prit les bras.

– Qu'est-ce que tu as ?

Elle baissa la tête.

– Dis-moi, qu'est-ce que tu as ? répéta-t-il.

– Elle sera tuée. J'en suis sûre. Quelque chose me dit qu'elle sera tuée... C'est une intuition... Je suis sûre qu'il va arriver un malheur... C'est normal d'ailleurs, Malataverne, c'est le coin du malheur... Les vieux le disent. Du temps des rouliers, il y avait une auberge... Les ruines, c'est l'auberge. Il y a eu des crimes... Il y aurait même des gens enterrés sous les ruines.

– C'est des histoires, tout ça.

– Non, non. Je sens qu'il va y avoir un malheur. Et ce sera de notre faute. Et le malheur retombera sur nous... Sur notre maison, sur mes parents aussi. Et tout sera de ma faute.

– Tu dis des conneries ; ça ne tient pas debout.

Robert parlait avec moins d'assurance. Lui aussi se souvenait des histoires de Malataverne. La maison sous la montagne. La maison des crimes. La maison des Froids... Certains ne savaient plus si on l'appelait ainsi à cause de la fraîcheur du coteau exposé en plein nord ou bien à cause des gens assassinés jadis et que l'on avait, racontait-on, enterrés dans ces bois.

– Écoute, Robert, faut que tu ailles trouver le curé. Il les arrêtera. Il peut, lui.

Bernard CLAVEL, *Malataverne*, 1976.

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit.

Plusieurs fois, comme en cette nuit de Noël, j'ai été seul, ou du moins le seul enfant, dans le collège. Je l'explorais en tous sens. Une fois, au cours d'un après-midi d'été, j'ouvris une porte qui conduisait au grenier : c'était un long corridor en soupente, recevant le jour par de minces lucarnes et rempli de valises et de malles. Dans une de ces malles, peut-être à côté de ces décors d'arbre de Noël dont j'ai déjà parlé, je découvris des rouleaux de pellicule, des films, sans doute éducatifs, ou destinés au catéchisme, que je déroulai pour les regarder par transparence. La plupart étaient sans intérêt pour moi et je les remis en place le plus soigneusement possible. L'un d'eux montrait le désert, avec des palmiers, des oasis, des chameaux ; celui-là, j'en gardai un grand morceau, que je ne me lassai pas de regarder.

À la rentrée, j'inventai un assez curieux stratagème : j'annonçai à tous mes camarades que, dès l'année prochaine, j'allais aller en Palestine et je montrais le morceau de film comme s'il avait été la preuve que je ne mentais pas ; cette opération n'était pas purement désintéressée ; elle visait à me faire obtenir des portions des goûters que mes camarades mangeaient à quatre heures : une fois établi le fait que j'allais aller en Palestine, je promettais à tel ou tel de mes camarades de lui envoyer un kilo, ou dix kilos, ou cent kilos, ou une caisse, d'oranges, ce fruit magique dont nous n'avions qu'une connaissance livresque ; s'il me donnait la moitié de son goûter, il recevrait dès l'année suivante toute une cargaison d'oranges et, comme garantie pour ce marché à terme, je lui céderais dès à présent un petit bout de mon morceau de film. Un seul enfant se laissa convaincre : il me donna la moitié de son goûter et tout de suite après courut me dénoncer à la directrice. J'avais volé et j'avais menti. Je fus sévèrement puni, mais je ne me rappelle plus en quoi consista la punition.

Ce souvenir brumeux pose des questions fumeuses que je n'ai jamais réussi à élucider.

Georges PEREC, *W ou le souvenir d'enfance*, 1975.